BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
DE LA REVUE DU NORD

L'ART DANS LE NORD

COROT, DELACROIX, DUTILLEUX

PAR

FERNAND LEFRANC

Avec sept illustrations d'après DUTILLEUX



A LA REVUE DU NORD
30, RUE DE VERNEUIL, 30
PARIS


1893

COROT, DELACROIX, DUTILLEUX

A Monsieur Paul Dislère
Hommage de son dévoué concitoyen.
F. L.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
DE LA REVUE DU NORD

L'ART DANS LE NORD

COROT, DELACROIX, DUTILLEUX

PAR

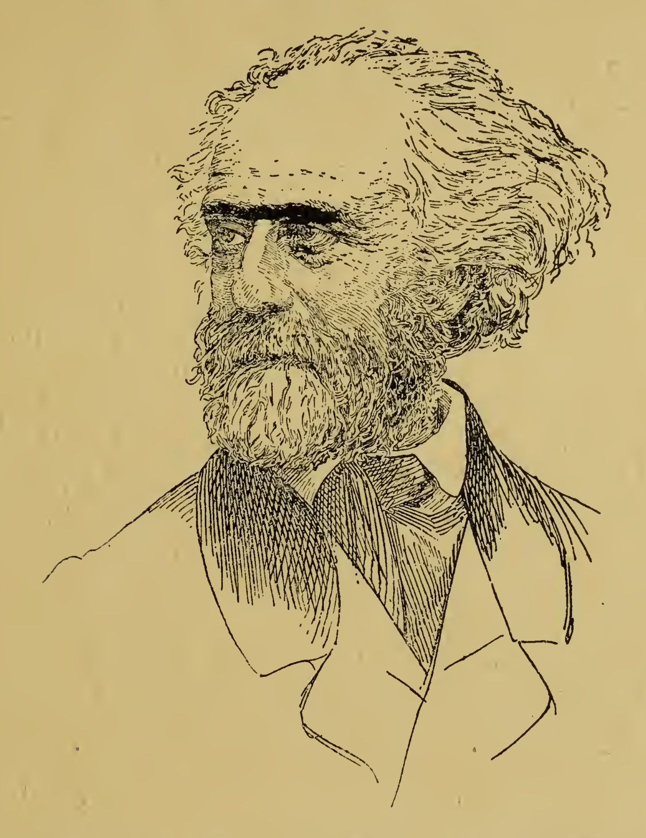
FERNAND LEFRANC

Avec sept illustrations d'après DUTILLEUX

A LA REVUE DU NORD
30, RUE DE VERNEUIL, 30
PARIS

1893

L'Art dans le Nord



COROT, DELACROIX, DUTILLEUX

Donc la règle est définitive. De par les ignorants, les indifférents et surtout les *roublards*, c'est la Mort qui est chargée de délivrer les certificats d'aptitude à l'Immortalité. Le paradoxe est joli; et l'on pourrait s'en égayer, si la Faucheuse s'acquittait de sa tâche, toujours, sans partialité, en juge éclairé à qui rien n'échappe. Mais elle sommeille parfois. De là, des lacunes. Exemple : Dutilleux. Voilà un artiste de premier ordre, au talent à la fois simple et fort, qui, pendant toute une existence consacrée à l'Art, à la représen-

tation triomphante dela Nature, n'a cessé de fixer sur la toile, sur le papier, de rendre par le pinceau, par la plume, par le crayon, ses vibrantes et savoureuses impressions... Les amitiés les plus illustres sont allées à lui... Et cependant, c'est à peine si quelques-uns ont recueilli son nom, connaissent son œuvre. Je sais bien que, grâce au Midisme ambiant, la modestie est devenue le pire des défauts. Tout de même ici l'injustice est trop flagrante. La réparation doit venir. C'est plaisir d'y aider.

*
* *

Dutilleux (Henri-Joseph-Constant) est né à Douai, le 5 octobre 1807. Il était le septième enfant d'un médecin des hôpitaux militaires, mort de la peste à Bréda. Orphelin dès l'âge de trois ans et demi, il fut élevé par son parrain Dutilleux, notaire à Douai et fit, au collège de cette ville, de fortes études. A cette époque déjà, les excellentes leçons de dessin de son beau-frère, M. Félix Robaut, artiste lithographe distingué, ont éveillé en Dutilleux les aspirations artistiques ; et, en mai 1826, venu à Paris pour y chercher un emploi, il se précipite au Louvre et au Luxembourg. Tout de suite il écrit : « Je n'aurais jamais cru que la peinture pût produire sur moi un effet si extraordinaire. J'étais hors des gonds. Je pleurais comme à la représentation d'une tragédie. »

Ainsi, coïndence curieuse entre deux destinées qui devaient avoir tant de points de contact, alors que Delacroix sent le premier tressaillement de son génie dans le musée Napoléon, à l'aspect des merveilles artistiques venues des Flandres, d'Italie et d'Espagne, c'est pendant sa visite au Luxembourg que le trouble de tout son être révèle à Dutilleux sa vocation. Le 29 août, Hersent l'admet parmi ses élèves. C'est la réalisation de son rêve, mais aussi le commencement de dures épreuves. A 8 h. 1/2, il est à l'atelier ; à 2 h., cours de perspective ; à 5 h., académie ; à 7 h., chez Suisse. Il donne entre temps des leçons de latin et s'inflige toutes sortes de privations, contraint de ménager son petit pécule et trop fier pour accepter les offres, même des siens.

*
* *

Les lettres de Dutilleux, qui ne connaisait guère, en quittant Douai, que les premiers éléments de la peinture, ne tardent pas à témoigner de ses progrès et de sa maturité précoce. Se jugeant pour ainsi dire lui-même à l'avance — indice de la ferme unité de son tempérament — il soulignait de ce commentaire un projet de tableau : « Il ne suffit pas de peindre pour être peintre ; il faut sa-

voir penser, il faut surtout sentir, frissonner et pleurer quelquefois. C'est dans une exquise sensibilité qu'il faut chercher le talent. »

Et ce débutant, au moment où Delacroix était l'objet des critiques les plus stupides mais aussi les plus acharnées, affirmait ainsi la supériorité de son jugement : « Il existe un peintre, un véritable peintre, le seul de l'époque qui ait du génie, le seul qui ne copie point : c'est Delacroix. Voilà mon grand homme... »

Delacroix venait de terminer son *Sardanapale* — ce Sardanapale pour lequel l'Etat, en 1889, n'a pu trouver 34,000 francs (vente Duncan) et que l'on retirait à 100,000 francs un peu plus tard (vente Haro) — Dutilleux écrit : « Le *Sardanapale* est une chose superbe. Quel génie étonnant que ce grand peintre ! Vous le voyez se plier à son sujet, l'embrasser et s'en rendre maître. Qu'on cherche des lignes dans ses tableaux, moi, je n'y cherche que le génie et je l'y trouve... Cette femme étendue, ce n'est point de la couleur, c'est la plus belle femme du monde, elle respire ! — Un petit Milton aveugle : Dieu ! que cet homme est bien aveugle ! Avec quelle attention elle écoute, cette jeune fille qui doit recueillir ses paroles ! Petit tableau, que dis-je ? petite perle ! Et on ne sent pas cela ! Et l'on va s'arrêter devant des choses bien froides, bien peignées ! Je suis aujourd'hui dans l'admiration de ce génie extraordinaire. On ne poussera pas plus loin la vigueur du coloris... »

Une telle appréciation, débordante de fougue et de sincérité, ne dénotait-elle pas chez ce tout jeune homme une nature exceptionnellement organisée ? L'admiration que fit naître en lui, dès la vingtième année, le merveilleux talent, alors si contesté, de Delacroix, il la devait garder toujours, à ce point qu'il ne put jamais comparer Delacroix qu'à... Delacroix.

Dutilleux demeurait alors rue Git-le-Cœur, n° 5, « 17 francs de logement, bottes comprises. » Il s'absorbait tout entier dans l'étude de Rembrandt. Les dix-sept tableaux du maître hollandais, que possédait alors le Louvre, il les copie tous « non pas pour le bourgeois » mais pour sa satisfaction personnelle. Et Rembrandt exercera sur son œuvre, pendant plus de quinze ans, une influence qui ne s'effacera que devant les leçons de la lumineuse Nature : « Je sacrifie encore cet hiver (1829-1830) à l'étude, et au printemps je chercherai enfin à gagner ma pauvre vie. » Seul le plus souvent dans les galeries du Louvre, désertées à cause du froid excessif, il faisait l'étonnement des gardiens qui se montraient avec stupeur ce travailleur obstiné, inconscient du temps écoulé et soufflant alternativement sur ses doigts et sur son huile près de se congeler.

Arrive le printemps de 1830. Dutilleux reprend le chemin du

pays natal. Le 7 mai 1832, il se marie. Vingt-cinq ans, un emploi de professeur de dessin dans une institution d'Arras, de la poésie plein le cœur, c'est la fortune. Mieux, c'est le bonheur. Bientôt, Dutilleux s'établit imprimeur-lithographe. Il ouvre ensuite une école et, malgré les envieux et les sots qui s'effarent des méthodes nouvelles, il s'impose et les élèves abondent. Il en a formé jusqu'à 225, dont Détrez. Liénard, Deusy, Leclercq et Gustave Colin — un des peintres les plus originaux de notre époque, dont une brochure savante et des mieux documentées aurait dû suffire à placer son vénéré maître au rang qui lui est dû.



NOTA. — Ce tableau, d'une intensité d'expression à ce point remarquable qu'il a été pris pour un Courbet, a été peint par Dutilleux, à Arras, en 1838. Il représente cinq de ses élèves, Leclercq notamment, à qui il remit une lettre de recommandation pour Delacroix. Ce fut même là le point de départ des relations qui s'établirent entre Delacroix et Dutilleux, relations qui devaient devenir si affectueuses.

* * *

De 1834 à 1838, Dutilleux besogne ferme. Il exécute ou restaure des tableaux d'églises, fait quelques voyages à Paris, d'où il rapporte maintes études. Une série de *Portraits*, une *Suzanne au Bain* et jusqu'aux esquisses de ses élèves, témoignent qu'il est resté plein de Rembrandt. Pourtant çà et là, dès cette époque, se décèlent les signes d'une personnalité plutôt éprise de clartés. Comme l'a fort bien déterminé M. Gustave Colin, dans ses premières toi-

les on trouve « les tons roux, les empâtements dans la lumière, les parti-pris rissolés et bitumineux, des huiles, des glacis, des fonds noirs derrière les têtes, des terrains fauves et cuits, monochromes dans les paysages. » Mais, vers 1846, l'exécution s'atténue au profit de l'harmonie, de la fraîcheur, de la simplicité. L'air circule en ses toiles. Il nie le noir : « En peignant, dit-il, mettre un morceau de velours noir entre l'œil et la nature. On se convaincra aisément que tout est blond, même les troncs d'arbres qui s'enlèvent sur le ciel. Le noir, dès qu'il est dans l'ombre, est vigoureux, mais il cesse d'être noir. » Il nous paraît donc inexact de dire que Dutilleux a eu deux manières. En réalité, il n'en a eu qu'une ; seulement il ne l'a affirmée que du jour où il a été lui-même, après s'être débarrassé du joug des premières études. Celles-ci, du reste, ne lui seront pas sans utilité, notamment quand il s'attaquera à des compositions héroïques comme le *Saint Christophe* ou *Macbecth et les Sorcières*. « En dépit de l'évolution accomplie par le peintre dans le sens *naturiste*, dit M. Ernest Chesneau (1), on y retrouve la fougue, la grandeur, la poésie, la recherche de l'effet, la belle mise en scène, la surprise du détail, la majesté d'ensemble, la puissance d'impression et l'imagination d'un artiste qui avait mouillé ses lèvres à la féconde mamelle du Romantisme. »

La distinction, l'harmonie, la finesse du coloris, la conscience, voilà les grandes qualités de Dutilleux. « Fermeté dans la forme, fermeté dans l'effet et douceur dans l'exécution », écrit-il lui-même ; et l'on trouve, au dos d'une carte de visite, cette note : « Tout réside dans la masse et rien ne vaut que par les détails : alliance terriblement difficile et qui seule peut constituer le beau. »

Au surplus, pour se convaincre à la fois du savoir et de la modestie de Dutilleux, il suffit de lire cette lettre, adressée à M. G. Colin :

Arras, décembre 53.

« Deux mots encore, vous plaît-il ? Vous connaissez l'adage : trop parler nuit. Ne pourrait-on pas dire à plus juste titre : trop penser nuit. Toujours est-il que creuser son cerveau est un triste métier, qui porte à la mélancolie — mélancolie, nom ignoré des anciens, dit-on, et c'est possible, mais chose à coup sûr très connue, depuis le commencement du monde, des hommes qui n'ont point voulu suivre les routes battues, ni se laisser traîner à la remorque comme le reste de la gent moutonnière. Je vous dis ceci à propos d'une singulière tristesse qui me prit le soir d'un de ces beaux

(1) *Peintres et statuaires romantiques.*

jours d'automne, où je fis une dernière étude d'après nature. Suprême adieu peut-être, me disais-je (à mon âge, il est permis de penser à mourir, mais pas au vôtre) aux arbres, aux champs, à l'air imprégné de vapeurs , à ce je ne sais quoi de frais, de suave et d'indéfinissable qu'exhale tout ce qui vous entoure ; et plongé dans une sorte de rêve doux et poignant tout à la fois, impuissant à rendre la millième partie de ce que j'éprouvais, je me faisais cette question : qu'est-ce donc que l'Art d'abord, et, après, qu'est-ce donc que la peinture, et enfin, qu'est-ce donc que la peinture du paysage ? Et je dois dire que tout ce que j'ai lu, vu, entendu ou écouté sur ce sujet, me paraissait bien maigre et peu substantiel. Et la voix des maîtres me disait, avec une emphase comique : qui, mais l'ordonnance, mais le dessin et le rapport des lignes ; qui, mais la couleur, mais l'harmonie ; et la chute d'une feuille jaunie, doucement emportée par le vent, et les cris d'une voletée de moineaux derrière un buisson me faisaient prendre en pitié et les maîtres et leurs leçons : de la ligne, de la forme, de la couleur, sans doute je vous l'accorde, ce sont là des *moyens* pour arriver au but, soit, mais à la condition que tout cela soit tellement perdu, dissimulé, noyé, que, comme devant ma bonne nature, je n'aie pas à m'en inquiéter, à m'en soucier. — Me voici devant un grand étang, un rideau de grands peupliers au fond, mais presque dépouillés ; près de moi, quelques saules, un bout de terrain, un peu d'herbe, et me voilà dans l'extase : le ciel est clair, profond, la lumière ruisselle, anime tout... Je fais moi-même partie de cet ensemble, tout cela me pénètre et j'entre dans tout cela, nous ne faisons qu'un... : la ligne ! mais est-ce que je m'en occupe, est-ce que je la vois ? tous les contours sont émoussés, perdus, fondus, entremêlés : la couleur ! mais elle n'existe pas ; il n'y a là ni jaune, ni rouge, ni bleu, ni vert, ni gris, ni blanc, il y a de l'air, de la lumière, il y a de quoi me rendre fou de bonheur et de jouissance intime, et il n'y aura pas là de quoi faire un tableau !!... »

Une telle page est d'un maître écrivain et d'un maître peintre : elle dénote chez Dutilleux l'acuité de vision, la délicatesse de sensation les plus rares, une préoccupation du bien qui révèle le pur artiste. La plainte qui la termine est d'une sincérité qui émeut. Il faut du reste se garder d'y lire un aveu d'impuissance. L'artiste, capable de ressentir et d'analyser des impressions aussi intenses, devait produire des chefs-d'œuvre et, pour ne citer que celui-là, c'en est un que le *Chemin sous bois*, qui resplendit au musée d'Arras. Bra, le statuaire douaisien, disait en parlant des portraits de Du-

tilleux, aux merveilleux reliefs, obtenus sans artifices, par une franche distribution de la lumière : « C'est de la sculpture. » Il est piquant de rapprocher cette appréciation du mot de Manet, en face d'une étude de Corot, *Mortefontaine* : « Ce Corot, c'est le Barye de



a branche. » Corot, Dutilleux ! Comment ne pas associer ces deux noms ? Si souvent leurs toiles ont été confondues, comme d'ailleurs leurs existences ! Même on ne songe pas sans mélancolie que la gloire est allée au seul Corot, laissant dans l'ombre de sa province

son ami, son émule... Ah ! la province ! Lors de ses débuts, à Douai, à Arras, Dutilleux avait eu à lutter contre de mesquines rivalités. Malgré sa bonté, il ne pouvait s'empêcher de s'en plaindre : « Il n'est sorte de méchancetés que l'on ne fasse courir ici sur mon compte ; je crains bien d'être longtemps avant de détruire les préventions... » On se prend à regretter qu'il y soit parvenu. Moins tenace, moins épris surtout de la paix familiale, il fût revenu à Paris, où l'appelaient Corot et Delacroix : — « Pourquoi faut-il que nous vivions séparés ? » dit une lettre de Delacroix ; — et nous n'aurions pas aujourd'hui à enseigner un mérite qui eût dès longtemps éclaté à tous les yeux.

*
* *

C'est du Salon de 1847 que date la liaison de Dutilleux avec Corot. Il avait admiré une toile du grand paysagiste, alors complètement méconnu, même de sa famille qui ne l'appelait que « ce pauvre Camille ». Dutilleux, à qui des années de labeur avaient acquis un peu d'aisance, résolut — prévoyant du reste que Corot n'était pas homme à vendre cher — de lui acheter un tableau. Il lui écrivit dans ce but et sa lettre fut si vibrante, si enthousiaste, que le père de Corot se convertit du coup. Le *pauvre Camille* en passait presque grand homme. Corot, enchanté, envoya à Dutilleux une toile superbe ; et l'affection des deux hommes l'un pour l'autre, ainsi éclose, ne fit plus que grandir. Corot allait plusieurs fois l'an à Arras ; Dutilleux venait à Ville-d'Avray, à Fontainebleau ; ou bien ils voyageaient de compagnie. Et Corot se plaisait à redire, plus tard, aux enfants de son ami trop vite disparu, combien il avait été heureux de cette sympathie qui, spontanément, du fond de la province, était venue à lui, alors si isolé : « Sans me connaître, sans m'avoir jamais vu, ce cher ami, qui avait des filles, avait jugé sur ma peinture que j'étais un honnête homme et avait mis sa maison à mon entière disposition. » Dans cette maison, comme chez les fils et les gendres de Dutilleux, Corot a laissé cent souvenirs de son passage. Jusqu'à une petite boîte à graines de moutarde sur le fond de laquelle sourit un ravissant paysage !

*
* *

Presqu'en même temps que Corot lui envoyait le tableau commandé, Delacroix faisait don à Dutilleux d'une admirable esquisse de l'*Education d'Achille* (peintures murales du Corps législatif Bibliothèque). Il était rare que Dutilleux séparât les deux admirations de toute sa vie. Toujours les deux noms s'unissaient sur ses

lèvres comme en son cœur. Il n'éprouvait pas de plus grande joie que de pouvoir laisser déborder, en ses lettres comme en ses paroles, l'affection qui l'attachait à eux.

Sur Delacroix :

« Chose étrange ! celui que chacun s'est plu à proclamer le chef de l'Ecole romantique, Eug. Delacroix, s'est trouvé être le seul peintre *classique* de notre temps, c'est-à-dire le seul qui soit resté dans la saine tradition de l'antique et des grands maîtres de la Renaissance, le seul dont les œuvres placées au Louvre pourront supporter l'épreuve de ce terrible voisinage ; et il a été cela sans effort comme sans parti-pris, en obéissant à son tempérament et guidé par son seul instinct. »

Sur Corot :

« Corot est le père du paysage moderne. Il n'est pas un paysagiste, qu'il en ait conscience ou non, qui ne procède de lui. Je n'ai jamais vu un tableau de Corot qui ne fût beau, une ligne qui ne fût quelque chose. Parmi les peintres modernes, Corot est celui qui, en tant que coloriste, a le plus de points d'analogie avec Rembrandt. La gamme est dorée chez l'un et grise chez l'autre ; mais tous deux se servent des mêmes moyens pour arriver à la lumière et faire valoir un ton, l'un par l'autre, dans l'entière harmonie. En apparence, leurs procédés semblent contraires, mais le résultat voulu est le même. Dans un portrait de Rembrandt, tous les détails se fondent dans l'ombre, pour forcer le regard à se porter sur un point unique, mieux caressé que les autres, les yeux souvent. — Corot, lui, sacrifie au contraire les détails qui sont dans la lumière, extrémités d'arbres et autres, mais il vous ramène toujours à l'endroit où il a décidé de toucher l'œil du spectateur. »

D'après une conversation qu'il eut, vers 1854, avec Delacroix, Dutilleux laisse entendre que « pour ce génie si rudement emporté vers les choses violentes, qui voulait avant tout et à tout prix exprimer une idée, le paysage n'était qu'un fond, un lien pour la scène, un accessoire important sans doute, mais toujours subordonné à un sujet quelconque ».

Il lui semble du reste naturel que Delacroix manifeste son horreur « pour ce genre banal et bâtard qui perçait alors pour trouer depuis, genre qui ne représente ni l'étude d'après nature, ni le paysage composé, qui n'a ni la saveur un peu âcre de la première, ni le développement et la richesse du second ; genre faux, nul et d'un facile emploi.... qui va prendre quelques indications, sur place et à la hâte, d'une nature choisie souvent avec un goût fort douteux,

et qui vient terminer dans l'atelier, suivant le goût du jour et le besoin de la vente, des toiles plus ou moins bien ébauchées d'après nature.... » (1).



Sur ces points, Dutilleux partage l'avis de Delacroix ; mais ce qu'il n'eût pu supporter, c'est que Delacroix accablât d'un même dédain, en bloc, tous les paysagistes. Aussi, ne peut-il contenir une brève interrogation : « Et Corot ? » — « Oh ! celui-là, reprend Delacroix, mû comme par un ressort d'acier (il avait de ces soubresauts) ce n'est pas un simple paysagiste, c'est un peintre, un vrai peintre, c'est un génie rare et exceptionnel... ». Et Dutilleux ajoute ingénûment : « Je me sentis délivré d'un grand poids. Si grande est mon admiration pour Corot qu'il m'eût été pénible de me trouver en désaccord avec Delacroix, sur ce seul point peut-être..... Plus tard, et voyant en Delacroix cette bonne disposition pour Corot, je cherchai à mettre en rapport ces deux êtres qui se seraient facilement soudés.... » Le manuscrit s'arrête là, malheureusement ; mais il donne sur les idées de Delacroix une note intéressante.

Dutilleux qui, parlant de Delacroix, disait : « C'est un géant ! » et de Corot : « C'est un colosse ! » avait à ce point l'amour et le respect de ces deux peintres, également supérieurs, qu'il écrit : « Il ne me reste qu'un désir, qu'une ambition : c'est de laisser quelques œuvres qui ne soient pas trop indignes des maîtres que j'ai eu le bonheur de connaître et d'aimer.... »

(1) N'en est-il pas toujours ainsi, à peu d'exceptions près ?

La collection des toiles de cet artiste si délicat, à qui n'a précisément manqué qu'un peu d'orgueil, répond pour lui. Répétons ici ce que M. Le Gentil, dont Dutilleux a fait un portrait hors de pair, a dit de lui : « Organisation vibrante, nerveuse et mélancolique, nature ardente et enthousiaste, esprit élevé, noble, fier et indépendant, conscience droite, cœur aimant, généreux et dévoué par dessus tout; tels étaient chez Dutilleux les traits saillants de l'homme et du caractère ». La silhouette est vigoureusement enlevée. A portraitiste, portraitiste et demi.

***

Il ne saurait entrer dans nos intentions d'établir un parallèle entre Corot et Dutilleux, et pourtant !... N'a-t-on pas voulu diminuer Dutilleux en le représentant comme un imitateur de Corot ? Le premier coup d'œil semble en effet indiquer chez ces deux grands amoureux de la nature une parité de vision, qui incite à la confusion. Mais pour qui ne se contente pas d'un examen superficiel, la différence des méthodes éclate en leurs études, prises parfois sur les mêmes lieux.

On a conservé dans la famille de Dutilleux plusieurs études, tant de Corot que de Dutilleux, arrêtées pour ainsi dire au même point. Celles de Corot sont blondes, presque vagues, ou du moins en dessous du ton puissant de la Nature. Les détails, assez rares, sont très sobrement indiqués. On sent néanmoins que le Maître a groupé tous les éléments indispensables pour exprimer les effets qui l'ont frappé, en résumant le plus possible, ce qui donne, on le conçoit, plus de grandeur et d'harmonie.

Chez Dutilleux — et l'on retrouverait là peut-être la trace de ses premiers élans vers Rembrandt et les Flamands —, les tons sont chauds, dorés, les plans limités et franchement observés, avec la tonalité locale plus voulue et pourtant très harmonieuse dans l'ensemble. Nulle part laissée à l'invention, à la mémoire, au hasard. Ce n'est presque plus une esquisse, ce n'est pas encore une étude; et on dirait que le tableau est complet. Ah ! de quel secours seraient aux élèves de nos Ecoles ces ébauches, ces notes des deux maîtres du paysage ! Combien, mises à leur disposition, elles leur seraient profitables ! Ne leurs apprendraient-elles pas, mieux que toutes les leçons parlées ou démonstratives, les lois de l'harmonie naturelle, les secrets de la composition ? Cependant, à la vente Corot, l'État n'a RIEN jugé qui fût digne d'être acquis, rien, pas même un dessin, alors que, selon Paul de St-Victor, « un dessin de maître, c'est le génie à l'état de pur esprit, créant d'un trait, comme Dieu d'un

mot, et se mouvant en plein idéal ». Manque d'argent, excusera-t-on. Et l'on a trouvé récemment 500.000 francs pour l'achat de bibelots....!

*
* *

Un des caractères particuliers de Dutilleux — encore un des points qui le différencient de son illustre ami — c'est que ses paysages sont presque déserts. « Tandis que le bon Corot, remarque M. Dutilleul, s'inquiète d'animer ses paysages et, nourri des leçons du classique Bertin, se plaît parfois encore à grouper sous l'ombre d'un bois sacré les muses ou les nymphes qui s'harmonisent avec sa peinture idyllique, Dutilleux respecte toujours la mystérieuse solitude des siens. Ou si, d'aventure, on y découvre quelque figurine, c'est que, accompagné par hasard de sa femme ou d'un de ses enfants, il aura pu, ce jour là, voir une forme animée dans les silencieux réduits de la forêt. Il ne voulait rien faire de chic, et n'eût pas ajouté une seule touche à ses études, une fois rentré chez lui ». Et pourtant, il était doué d'une mémoire égale à son imagination.

Un jour qu'il travaillait dans la forêt, raconte M. G. Colin, « un homme de taille moyenne, aux traits accentués, le regarda quelques instants, puis lui parla. C'était Decamps, qui le félicita et lui dit presque naïvement qu'il n'aurait jamais cru qu'on pût conduire aussi loin et aussi bien une toile d'après nature. Louanges et observation doublement intéressantes et flatteuses, puisqu'elles venaient d'un peintre, célèbre à juste titre, mais épris comme pas un des roueries, des adresses du métier, et qui doit sa gloire à toute autre chose qu'à l'amour de la simplicité dans le rendu ».

C'est que Dutilleux ne considérait pas les études comme des *moyens:* il en faisait presque un but, dominé qu'il était par la recherche du vrai dans sa forme parfaite, ou plutôt dans les mille variétés de sa forme la plus absolue, la plus exacte.

*
* *

Sans sortir du sujet et pour mieux me faire comprendre, je vais dire, en passant, un mot de la collection de M. Alfred Robaut, le neveu et le gendre de Dutilleux. Elle renferme quantité d'inestimables chefs-d'œuvre connus seulement des vrais amateurs et des familiers de la maison : des Delacroix, peintures, aquarelles et dessins, et surtout des Corot, tout à fait différents de ceux qu'on a coutume de voir et qui sont, peut être à tort, considérés comme les meilleurs. (1). En effet le Maître prisait bien plus ses études que beaucoup

(1) Il est presque superflu d'ajouter que jusqu'à présent, l'Inspection des Beaux-Arts n'a pas paru se douter de l'existence de cette collection unique. Olympique indifférence.

de ses compositions, dans lesquelles d'ailleurs il se répétait fréquemment. A côté de paysages de toute beauté, brillent d'un pur éclat les *Bretonnes à la Fontaine*, toile inondée de clarté et de chaleur, telle qu'on se croirait transporté de la lande en un site algérien; le *Beffroi et la Rue de la Mairie*, *à Douai*, peints dans une tonalité un peu blonde, riche néanmoins et pleine de transparence. L'observation du détail pittoresque est typique. Dans la rue, un grand diable de cheval s'étonne de se trouver là sans maître et sans voiture ; et, au premier plan, le père Corot en personne, vêtu de sa blouse de campagne, cause avec une paysanne. Une verve extraordinaire règne en cette toile, qui a été reprise pourtant dix-huit séances consécutives, et de quatre heures pleines.

Mais ce qui m'a particulièrement frappé, parmi tant d'œuvres remarquables, c'est un *Moine* qui se détache vigoureusement sur un *Paysage d'Italie.* Voilà un morceau digne du Louvre et fait pour tirer d'erreur le bon public qui ne connaît de Corot que *le vague.* Puis encore, cette minuscule échappée du *Port de Dunkerque :* une merveille de finesse et d'observation, et qui, au point de vue de l'exécution précise, rappelle les toiles si volontaires de Meissonnier, avec, en plus, une *enveloppe* dont on ne s'était pas douté jusqu'ici.

Voici des soleils levants et couchants, des vues du Nord et de l'Artois, de la Hollande, de Ville-d'Avray, de la forêt de Fontainebleau, du Limousin et de l'Italie, un frais bouquet de tulipes, des figures, des portraits et jusqu'à un intérieur de cuisine, façon Pierre de Hooghe.... Quel dommage de ne pouvoir tout détailler par le menu !

Dans cette galerie si attachante, les Dutilleux sont naturellement nombreux. Ils n'en constituent pas le moindre attrait. Tels de ses paysages, sous bois, etc.... rapportés de « chez nous », ou de cette forêt de Fontainebleau, dans laquelle il était, dit-il, « voué à une extase perpétuelle », ne pâlissent pas auprès de ceux de Corot ; et je pense que c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire. On y rencontre, comme l'a constaté Ernest Chesneau, « des qualités absolument personnelles,une grande variété de touche qui lui sert, autant que la richesse et la solide transparence du ton, à exprimer la diversité des arbres selon leur essence. Corot, avec son génie particulier, recherchait moins ces accents de force et de précision. Dutilleux amicalement le lui reprochait... »

Il y a là une étude de nu, *Portrait de son plus jeune fils*, qui place sans conteste Constant Dutilleux au niveau des plus grands maîtres. La tête est d'un dessin achevé. Le torse est exquisement

ment modelé. La chair est d'une souplesse, d'une vérité, d'une jeunesse, telle qu'il en est peu d'exemples. Cette toile pour laquelle Dutilleux n'eut cependant, en 1861, qu'une simple mention honorable, a été très remarquée à l'Exposition Centenale de 1889. Devant ce splendide morceau, la pensée se reporte malgré soi vers les plus fiers maîtres espagnols. En le revoyant chez M. Alfred Robaut, M. Auguste Vacquerie s'étonnait justement qu'on ne l'eût pas encore demandé pour le Louvre.



Parmi les études qui fourmillent en cette collection, il en est beaucoup qui ont été empruntées à notre région; et l'on est presque surpris de découvrir à notre Nord des beautés insoupçonnées. Selon M. Albert Dutilleul, rien ne semblait à Dutilleux, avant qu'il s'éprît de Fontainebleau, « devoir être plus intéressant que nos plaines humides, mais fécondes, que nos ciels nuageux mais riches d'effets imprévus. Eh ! Louis Cabat ne trouvait-il point, à ses débuts, que les ormes du boulevard Poissonnière étaient les plus beaux arbres du monde ? Et Corot n'a-t-il pas affirmé autrefois qu'un paysagiste pourrait faire des chefs-d'œuvre sans quitter les buttes Montmartre ? » Dutilleux, à propos du voyage qu'il fit en Hollande avec Corot, rapporte qu' « au milieu de toutes ces richesses, il a entendu souvent Corot regretter Achicourt » (1). Ils ne sont donc pas toujours si atrocement plats, si désespérément banals, les horizons de notre chère région. Non seulement Dutilleux, mais Corot, mais Harpignies et les frères Breton, pour ne citer que ceux-là, ont pris un peu partout, dans le Nord et dans le Pas-de-Calais, leurs sujets les plus élevés. Les nombreuses études qu'en possède Alfred Robaut ne le cèdent à aucunes, comme grandeur et comme charme intime.



C'est surtout à partir de 1850 que se développe, que se personnalise définitivement le talent de Dutilleux. Il travaille sans relâche et ne cesse d'exposer portraits, paysages, tableaux de genre, natures mortes... Il passe ses soirées à croquer tantôt à la plume de roseau, tantôt même avec le doigt et la salive pour étendre et demi-teinter les tons, de charmantes fantaisies préparées sur des papiers roussis à dessein que, le lendemain, il frotte d'huile grasse, pour les animer ensuite au moyen de rehauts de couleurs, ce qui en fait de vrais tableaux. Il y avait de tout dans ces merveilleuses improvisa-

(1) Village, près d'Arras.

tions que l'on compte par milliers : groupes, sujets intimes, paysages fantastiques, etc. Il excellait aussi dans les fusains. Ernest Chesneau raconte même qu'un grand peintre de ses amis alla jusqu'à le supplier de lui en laisser emporter une douzaine, et lui demanda la permission de les signer de son propre nom avant de les confier à ses élèves. Et ce peintre a une bonne réputation, tandis que Dutilleux l'attend encore.



En 1859, Dutilleux fonde la *Société Artésienne des Amis des Arts*, dont devaient faire partie, avec tant d'autres artistes de mérite, Paul Huet, Millet, Jules Breton, Diaz, Chifflart, Jules Noël, Thomas, etc.... Delacroix, Corot, Barye en furent Présidents d'honneur. Mais Paris l'attire, Paris, où il retrouvera Delacroix et Corot. Il vient s'y fixer en 1860 ; et les liens qui les unissent se resserrent chaque jour. Le 8 mai 1863, Delacroix qui lui avait donné, l'avant-veille, une superbe esquisse de *Tobie*, lui adresse avec un *Lion* magnifique, la lettre suivante :

« Mon cher ami,

Quand j'ai vu avant-hier dans vos mains et sous vos yeux la petite esquisse de *Tobie*, elle m'a paru misérable, quoique cependant je

l'eûsse faite avec plaisir. Enfin, quoiqu'il en soit de cette impression, je me suis rappelé après votre départ que vous aviez regardé avec plaisir le petit lion qui était sur un chevalet. Je souhaite bien ne pas me tromper en pensant qu'il a pu vous plaire. Je vous l'aurais envoyé tout de suite, sans les petites touches nécessaires à son achèvement et que j'ai faites hier. Recevez-le avec le même plaisir que j'ai à vous l'envoyer, et vous me rendrez très heureux.

Votre sincère et dévoué,

EUG. DELACROIX.

P.S. Il est encore frais dans certaines parties. Evitez la poussière pendant deux ou trois jours. »

Les termes de cette lettre et de bien d'autres, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, montrent assez combien, dans les milieux artistiques, on faisait cas de Dutilleux, de son jugement comme de sa valeur personnelle.

Delacroix lui donnera, avant de mourir, une nouvelle et dernière preuve d'affectueuse estime, en le chargeant de classer son œuvre posthume : et M. Ph. Burty, qui fut aussi des sept exécuteurs testamentaires du grand peintre, écrivait, quelques années après, à M. Alfred Robaut :

« La vie de votre beau-père, toute de recueillement, de jouissances isolées et sévères, d'amour pour la famille, l'art et le travail, est pour notre génération un enseignement qui risque de n'être ni compris ni imité. Les exemples de dissipation, de servilité, de scepticisme, partent de haut et ne sont que trop imités... » En 67 (25 juin) le même Burty, qui avait eu entre les mains de nombreuses lettres de Delacroix à Dutilleux, écrivait : « Ces lettres sont intéressantes en tous points. Elles montrent toute l'estime que Delacroix faisait de la délicatesse et du talent de votre beau-père. C'est un brevet d'honorabilité, signé par le plus grand génie et la plus délicate nature de notre temps... »

Jusqu'à la dernière minute, Dutilleux se prodigua au chevet de Delacroix. La mort de son ami l'affecta profondément. Rien ne put calmer son irritation contre de vieux débris d'école, détracteurs incorrigibles du Maître : « La mort de Delacroix, écrivait-il, m'a fait et me fera longtemps éprouver une peine profonde... Voici ses dernières paroles qu'il ne m'est plus possible d'oublier. Comme je lui disais que ma visite avait peut-être été longue pour lui : « *Non, non*, me répondit-il, *votre visite est comme un baume et je vous en remercie...* » On a trouvé le moyen de l'insulter même après sa mort.

Certain pygmée (1) a voulu faire glisser un pavé sur la tête de ce géant étendu sans défense, mais cette pierre retombera sur lui et le nom de X... (2) à peine connu, sera oublié depuis longtemps, quand celui du grand peintre français rayonnera du plus vif éclat... »

La grande admiration de Dutilleux pour Delacroix, sa famille la partageait; et, dès 1864, Alfred Robaut, désireux de contribuer à la renommée du Maître, réunissait en albums une série de fac-simile d'après les dessins de Delacroix. Exécutés avec un soin scrupuleux et un talent hors de pair en ce genre, ces fac-simile constituent un ensemble d'une valeur inappréciable : tous les musées, les bibliothèques, les écoles académiques, s'en seraient enrichis. Mais on avait compté sans l'hostilité imbécile de l'Ad-mi-nis-tra-tion compétente (?) Quand l'auteur soumit son œuvre à M. de Nieuwerkerque, alors surintendant des Beaux-Arts, celui-ci eut un haut-le-corps et, comme s'il se fût trouvé en face d'un monstre, s'écria : « SI UN GAMIN DE L'ÉCOLE DES FRÈRES, A L'AGE DE DIX ANS, FAISAIT DES CHOSES PAREILLES, NOUS LE FLANQUERIONS A LA PORTE » (*sic*).

Les demandes de souscriptions ont été renouvelées à chaque changement de direction, sans plus de succès. M. Ch. Blanc, à qui fut présentée une pétition pour 50 exemplaires, voulut néanmoins montrer qu'il s'intéressait à cette publication éminemment artistique. Il souscrivit, au nom de l'Etat, pour UN exemplaire. Il est à peine besoin d'ajouter qu'Alfred Robaut s'abstint de répondre à cette plaisanterie de goût douteux d'un homme qui savait pourtant faire souscrire, et très copieusement, à ses ouvrages soporifiques, principalement à sa Grammaire des Arts du Dessin où il est dit, entre autres joyeusetés, que « le lion a la tête trop grosse pour le corps. »

Comme on comprend, après cela, le mot de Delacroix : « Voilà 40 ans que je suis livré aux bêtes ! » et le fameux dessin où, sous une forme voilée, il se représente lui-même, allant à la Postérité, appuyé sur la Force, tandis que des bêtes innommables déchaînent derrière lui leur rage impuissante. Qui sait ? Peut-être est-ce la présence de ce dessin parmi les fac-simile qui effaroucha M. de Nieuwerkerque... Et les albums continuent à encombrer les armoires d'Alfred Robaut qui, aussi modeste que son père et que son beau-père, a pris son parti d'une aventure dont tout le ridicule retombe sur les contempteurs de Delacroix.

Dès les premières épreuves, Dutilleux avait écrit à son gendre : « Ton album est un monument véritable et bien supérieur au tom-

(1) M. Jouffroy, de l'Institut.
(2) Id. id.

beau que l'on va installer sur la chère dépouille de l'illustre mort. Je suis bien heureux, je t'assure, qu'une telle œuvre sorte de ma famille comme un hommage à sa mémoire. J'en suis glorieux! Dût le travail s'arrêter là, ce serait déjà ce que l'on a fait de plus important et de plus propre à populariser la réputation du maître. »

Une telle appréciation devait être pour le traducteur émérite de Delacroix une large compensation à l'accueil d'hommes, que leurs capacités avaient si manifestement désignés pour diriger les Beaux-Arts. Alfred Robaut fit mieux encore.

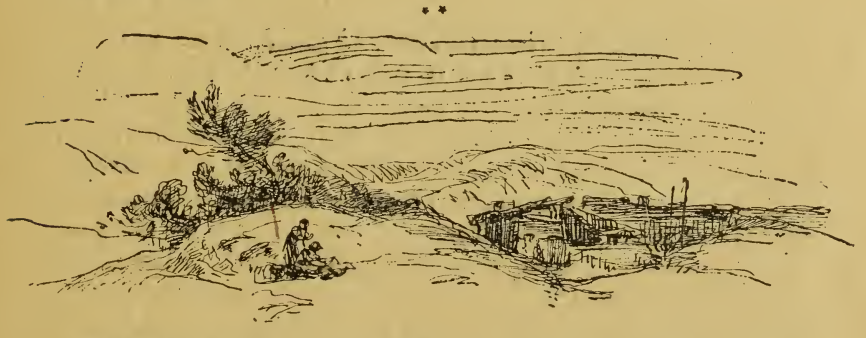
En 1885, parut l'admirable catalogue des OEuvres de Delacroix, qui comprend environ 1400 vignettes et un savant commentaire de chacune des OEuvres ainsi cataloguées. Prodige de patience et d'érudition! Cette fois, l'Etat se décida à acheter 50 exemplaires. Seulement il est inutile de demander à les consulter. On n'a jamais pu savoir, paraît-il, en quel grenier ils ont été relégués. Assurément, il n'en existe aucun à la Bibliothèque du Louvre!!! Quant au Conseil municipal de Paris, il n'a jamais donné suite à la promesse formelle, exprimée par sa Commission des Beaux-Arts, de souscrire à cent exemplaires. Bel exemple de loyauté vis-à-vis du traducteur, et de reconnaissance envers le Génie qui honore tant la France!

Alfred Robaut a résumé également les matériaux nécessaires pour la publication d'une vie de Corot et d'un Catalogue de ses œuvres. Plus de 3000 fiches sont actuellement classées. L'intérêt d'un pareil travail dépasse singulièrement la portée des études critiques les plus étincelantes, dont les auteurs s'ingénient moins à faire ressortir les qualités de leur modèle que leur propre virtuosité. Dans ce catalogue dressé par un connaisseur qui, possesseur des photographies d'une quantité de tableaux et d'études prises du vivant même de Corot, a pu grouper des renseignements d'une précision certaine, se dérouleraient, avec son existence entière, la pensée intime, la vision, l'âme, de l'un des plus grands artistes des temps modernes. Et Alfred Robaut continue à prendre chaque jour, avec une ardeur qu'une sincère passion de l'art encourage, une foule de croquis et de dessins. Cette vie exemplaire de Corot, exposée non seulement au moyen des œuvres, mais des commentaires les plus sûrs, des retours vers le passé, des notes sur les appréciations des critiques et sur toutes les expositions, serait consultée avec fruit par les marchands et par les amateurs, en même temps qu'elle s'offrirait comme un exemple de la plus saine honnêteté. Il semble incroyable qu'aucun éditeur ne se soit présenté

jusqu'à présent. C'est pourtant la vérité. Le devoir d'une administration éclairée paraît tout tracé, et nous ne craignons pas d'appeler sur ces divers points l'attention de M. Roujon, l'actif et dévoué Directeur des Beaux-Arts.

C'est encore Alfred Robaut qui, avec notre éminent confrère M. Auguste Vacquerie, au lendemain de l'inauguration du monument de Millet et Rousseau, à Barbizon, le 13 avril 1884, eut l'idée de consacrer par un monument la gloire de Delacroix. Comme secrétaire du Comité constitué dans ce but, il n'épargna ni son temps ni sa peine — surtout en ce qui concernait la difficile recherche des œuvres du Maître pour une Exposition qui procura près de cent mille francs — et il n'est pas excessif de dire que l'honneur d'avoir entrepris et mené à bien cette tâche ardue revient en grande partie à notre distingué concitoyen, neveu et gendre de Dutilleux. Parenté oblige..

*
* *



En 1864, Dutilleux fit une excursion en Suisse, du 17 août au 7 septembre. Il n'en rapporta pas moins de 57 croquis et 24 études peintes des plus remarquables, qui ont été lithographiés et tirés à petit nombre par Alfred Robaut. En juin 1865, il écrit: « Que les peintres français se tiennent bien, car, du moment que le parti est pris de ne trouver bon que ce qui est *exécuté*, s'ils veulent abandonner l'esprit pour la lettre, ils seront rapidement débordés par les étrangers... » Dutilleux touchait alors à sa fin. Et si l'on considère la place de plus en plus considérable que les étrangers prennent à la Société Nationale, on songe malgré soi à cette croyance qui veut que certains hommes aient, avant de s'éteindre, comme un don de seconde vue.

Au commencement de juin 1865, Dutilleux est atteint d'une congestion au cerveau. Il se rétablit, et après un mois de demi repos à Arras, il se rend à Douai pour peindre, au village de Sin, une

suite d'études. Il rentre ensuite à Arras et fait ses préparatifs de départ pour Paris, rendez-vous pris avec Corot pour peindre en forêt de Fontainebleau. Le 14 octobre, il monte seul dans un compartiment. Aux environs d'Amiens, présume-t-on, il tombe sans connaissance. Son fils aîné le découvre, glacé, à l'arrivée du train à Paris. Il télégraphie à Mmes Dutilleux et Robaut, qui, après quelques jours de soins impuissants, le voient mourir entre leurs bras. Son corps repose dans le cimetière d'Arras.

La famille de Dutilleux a pieusement conservé les témoignages de sympathie qu'elle reçut de toutes parts en cette triste circonstance. « Ah ! la courte existence ! » disait textuellement Corot au milieu des enfants de Dutilleux, en parlant de l'ami qui l'avait si bien deviné ; « quelle terrible chose que cette mort qui empêche l'artiste de jouir d'efforts constants ! Hélas ! mes enfants, qu'aurais-je connu de la gloire et du bonheur de me sentir aimé, si, comme le petit papa (ainsi nommait-il Dutilleux) j'étais parti à 58 ans ? Et encore, moi, j'ai vécu à Paris, au grand soleil, au milieu d'élèves et d'amis qui parlaient de moi et me faisaient un public dans les expositions. Aussi m'y a-t-on vu de tout temps. Même alors que j'étais critiqué violemment, mon nom était prononcé, tandis que lui, si modeste, est resté sacrifié là-bas, dans la province, malgré sa haute intelligence et la réunion des plus heureuses facultés ; comment, dans de telles conditions, aurait-il pu être jugé selon sa valeur?... » Mais, pour tardive qu'elle soit, la lumière se fait sur l'œuvre de Dutilleux. Dernièrement encore, j'entendais un grand amateur dire de Dutilleux : « Il faut être un bien fameux artiste soi-même, pour soutenir aussi vaillamment le voisinage de génies tels que Corot et Delacroix. » Vérité qui sera bientôt dans toutes les bouches.

Comme on l'a écrit excellemment : « Si Dutilleux n'a pas obtenu de son vivant ce renom qui n'est souvent qu'un bruit de paroles, éteint presque aussi soudainement qu'il s'est produit, pour s'en consoler il n'eut pas besoin — il l'a dit lui-même — de faire un grand effort de détachement ou d'abnégation ; car l'isolement et l'épreuve, qui abattent les esprits ordinaires, avaient élevé cette intelligence d'élite et perfectionné cette âme forte. Indifférent aux succès éphémères de la vogue et confiant dans la puissance de la vérité, Dutilleux s'était absorbé dans la poursuite et la réalisation d'une sincérité idéale. Il s'est acquis par là une réputation plus solide que bruyante, et qui ne pourra que grandir dans la pensée de ceux qui étudieront son œuvre. Ses concitoyens s'honoreront quel que jour d'inscrire son nom au Livre d'or de leur cité. »

Je suis heureux et fier, pour ma part, d'avoir pu contribuer à relever son souvenir. Rendre hommage aux vivants, c'est bien. Glorifier les disparus, les méconnus, c'est mieux. On me saura gré de l'avoir tenté pour le grand et pur artiste que fut Dutilleux.



Dutilleux a peint 1200 toiles au moins. Nous en avons mentionné, en passant, un certain nombre. Il nous semble indispensable d'en noter quelques autres, parmi les plus remarquables :

Un effet de printemps sur les bords de la Scarpe — *Une aube par un temps brumeux* : on voit le village de St-Nicolas dans le fond, derrière des tas de charbon ; le ciel est d'une profondeur rêveuse adorable. — *Un tournant de la Scarpe vers le soir* : quelques saules se penchent sur l'eau. Par une échappée on aperçoit un bout de campagne baigné dans l'or du ciel ; des pêcheurs couchés ou debout animent cette scène délicieuse : c'est un des plus beaux hymnes de l'artiste — *Un pâturage à St-Nicolas*, d'un gris si délicat ! — *Les dunes de Dunkerque*, d'une tonalité très fine — *Le chenal de Gravelines*, effet gris, au musée Bruyas, de Montpellier — Une vue des *Dunes de Gravelines*, qui figura à l'Exposition Centenale de 1889 — Une *Marine*, fine et claire, d'un effet assez gai. Sur la digue, Dutilleux a placé sa fille, Mme Robaut — La *Sablière du Bas-Bréau*, morceau fin et lumineux — Le torse de *Joseph Dutilleux*, son fils, grandeur nature, d'une facture si riche et si souple, chef-d'œuvre absolu, pouvant rivaliser avec les plus beaux tableaux des maîtres et dont la place est marquée au Louvre — *La sœur Alexandrine*

Leriche, œuvre d'un caractère précis et saisissant — Le *Cardinal de La Tour d'Auvergne,* sur son lit de mort (acheté par le Musée d'Arras) — *St-Jérôme,* paysage, effet de soir (Salon de 1861) — Un *chemin dans le Gros Fouteau* (au Musée d'Arras) etc., etc...

Le Musée de Lille possède de Dutilleux plusieurs paysages, un beau portrait de l'un de ses fils et six fusains composés, paysages et figures— Au Musée de Douai, on voit deux têtes d'étude, un portrait en pied de son fils Pierre, une vue du Tréport achetée à la vente posthume et divers paysages dont un effet de neige. A Quimper, un intérieur de cellier, avec figure de femme. A Château-Gontier, deux portraits, etc.

Cette étude ne serait pas complète, si nous ne la faisions suivre de quelques notes tirées de la correspondance, des carnets de voyage, des papiers de toute sorte laissés par Dutilleux. Ces pensées ou observations portent l'empreinte d'un esprit extraordinairement actif et réfléchi, autant que pittoresque. Qu'elles reflètent, selon le lieu ou le moment, un état d'âme particulier ou bien ses tendances artistiques, elles sont exprimées avec vigueur et précision. Aux fragments de lettres cités plus haut, on a déjà pu juger d'ailleurs l'originalité de l'écrivain qui chez Dutilleux doublait le peintre :

— « Le but de l'étude d'après nature, c'est de faire voir aux autres pourquoi et dans quelles conditions l'objet représenté nous a plu.

— « Oui ! la science, mais ni pédante, ni prétentieuse,, ni farouche. Oui ! les règles, mais avec toutes les exceptions heureuses. La science, soit ! mais comme le sel dans les mets : partout et invisible.

— « Mettre de l'air derrière les figures, principale difficulté d'un tableau.

« Suivez alternativement le contour de divers personnages, vous verrez qu'il y a des endroits où le trait s'échappe et se perd tout à fait, surtout dans l'ombre... Plus haut il sera net et franc, plus bas très légèrement indiqué, variant ainsi autour du groupe et autour de chaque figure.

« Quel est l'endroit où l'air circule le plus ? — Derrière les parties qui sont plus indécises. Plus on s'applique à l'enlever diversement sur le fond, plus on met de l'air entre la toile et le personnage.

— « Le peintre peut et doit tout supposer, tout oser, tout hasarder. Son domaine est immense, s'étend à tout, embrasse tout, n'a d'autres limites que le bête d'abord et l'impossible ensuite.

— « La statuaire avant la peinture... racine d'arbre ayant une forme. Premier effort de l'intelligence.

— « Comprendre, c'est *apprendre* et *consentir.* Voir ou entendre peut suffire pour apprendre. Pour comprendre, il faut regarder, réfléchir et se *décider.*

— « Rien ne vaut que par l'appétit qu'on en a.

— « J'admets qu'une femme se livre à l'étude des Beaux-Arts et produise des ouvrages de mérite, à la condition toutefois de rester femme. La force et la vigueur ne seront point son fait. Elle chantera le même air qu'un homme, mais d'une voix plus suave. La tendresse suppléera l'énergie. Si la femme artiste veut forcer ses poumons et crier comme un homme, elle criera faux. Puisqu'elle n'a pas assez de souffle pour emboucher la trompette, qu'elle s'en tienne à la flûte et au chalumeau. Peu importe l'instrument, s'il sonne juste et s'il m'émeut.

— « Phrases sur les œuvres, blâmes ou louanges, grêlons ou feuilles de roses. Les uns fondent, les autres se fanent et sont emportés par le vent. Restent les œuvres. La postérité dira oui ou non. C'est la vie ou la mort : point de milieu. »

La postérité a dit : oui ! pour Dutilleux. La vie, la vie glorieuse est assurée à son Œuvre.
